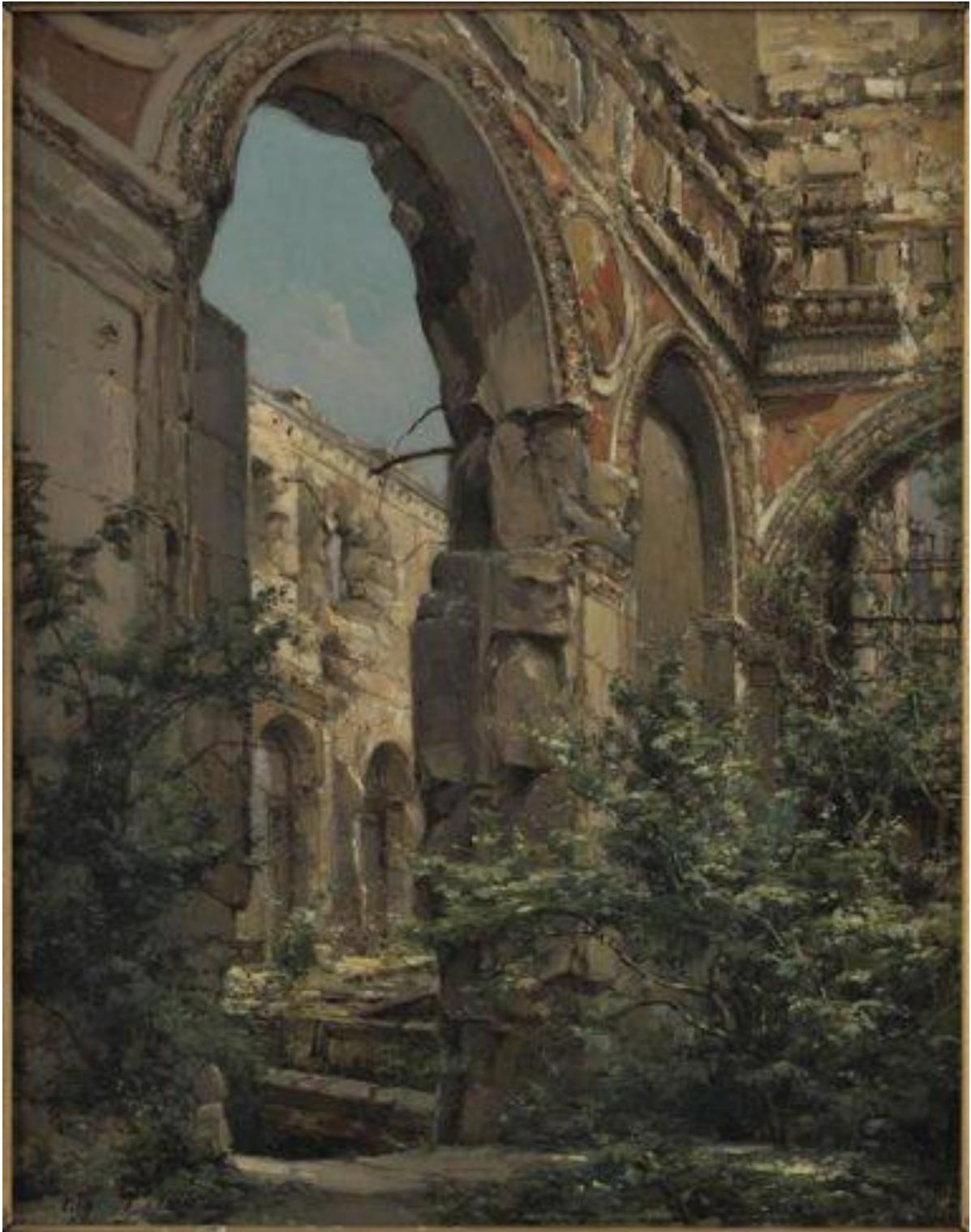


**NATURE APOCALYPTIQUE.  
VÉGÉTAL ET FIN DU MONDE**

Projet de recherche de l'équipe « Humanisme » pour l'année 2019-2020



Eugène Berthelon, *Ruine de la Cour des comptes*, 1873-1875, huile sur bois, domaine de Compiègne

La crise environnementale que nous traversons aujourd'hui nous force à envisager dans une perspective renouvelée l'idée de fin du monde. La conviction que la planète aurait atteint ses limites constitue ainsi le nouveau paradigme de la littérature « écologique », et plus particulièrement encore des « écoapocalypses littéraires », qui lèvent le voile sur la nature humaine saisie en ses pires défauts. On ne compte plus désormais les ouvrages scientifiques qui s'intéressent au motif de la fin du monde dans de nombreux domaines artistiques, de la littérature esthète à ses formes les plus populaires, l'enjeu étant aussi de s'affranchir des hiérarchies littéraires communément admises. L'homme, considéré désormais comme une force tellurique à part entière, est y toujours désigné comme le principal responsable de la destruction de la terre. Les invariants transhistoriques d'un imaginaire eschatologique n'ocultent donc ni la spécificité des enjeux environnementaux contemporains, ni la singularité de la littérature qui s'en fait l'écho, mais permettent d'observer comment ce corpus interroge à nouveaux frais le rapport de l'homme à la « nature ».

Dès lors, la présence d'un bestiaire apocalyptique nous semble familière, tant du point de vue de son hypotexte le plus connu - l'Apocalypse de Jean notamment multiplie les références animales, communes ou monstrueuses, domestiques ou sauvages - que de ses réécritures dans la littérature contemporaine. On pense notamment à l'orang-outang dans *Sans l'orang-outang* ou à la tortue dans *L'Explosion de la tortue* d'Éric Chevillard. Dans ces deux récits à tonalité apocalyptique, la narration, prise en charge à la première personne par un être humain, raconte comment la perte d'un animal entraîne irrémédiablement un amoindrissement de l'humanité, un défaut d'être<sup>1</sup>. Ce motif de la perte, cette notion de vie *diminuée*, c'est sans doute ce que suggère le nom du personnage-narrateur d'E. Chevillard, dans *Sans l'orang-outan*, Albert *Moindre*. Il est, nous semble-t-il, une figure d'une humanité *amoindrie*, c'est-à-dire profondément affectée par la disparition du dernier orang-outan, comme semblent l'être aussi tous les êtres humains qui continuent de vivre par défaut, dans une existence définie par le manque, le dysfonctionnement, par un rythme alenti par rapport au rythme naturel d'une existence pleine et entière.

Dans la même perspective, la figuration du végétal dans les récits de fin du monde semble tout aussi digne d'intérêt. Si le végétal est quasiment absent de l'Apocalypse de Jean, les passages apocalyptiques des prophètes juifs - Isaïe et Jérémie en premier lieu - exploitent bien

---

<sup>1</sup> Voir à ce sujet la contribution de H.-S. Afeissa, « L'apocalypse des animaux dans l'œuvre d'É. Chevillard », lors d'une journée d'étude co-organisée par la faculté de Lettres Modernes et la chaire Jean Bastaire, « Réécritures de l'apocalypse dans la littérature écologique » ; texte disponible sur le site *Animots* : [https://f.hypotheses.org/wp-content/blogs.dir/313/files/2018/12/AFFEISA-H-S\\_Apocalypse-des-animaux-Chevillard.pdf](https://f.hypotheses.org/wp-content/blogs.dir/313/files/2018/12/AFFEISA-H-S_Apocalypse-des-animaux-Chevillard.pdf)

davantage ce motif de la transformation des campagnes fertiles en désert<sup>2</sup>, des arbres fruitiers et des vignes devenus stériles<sup>3</sup>, de « l'herbe desséchée »<sup>4</sup>, des végétaux fanés<sup>5</sup>. Et d'annoncer, avec un futur à valeur prophétique, que « les plantes languiront et toute la verdure de la terre s'évanouira »<sup>6</sup>, tandis que « les ronces et les épines couvriront toute la terre »<sup>7</sup>.

On peut dès lors se poser les questions suivantes : quel est le lien spécifique qui unit le végétal et le motif apocalyptique ? La flore et l'humanité en crise ? Car la littérature interroge l'action humaine et ses conséquences sur le végétal. La crise environnementale et l'écologie nous ont obligés à renouveler notre compréhension du règne végétal et surtout, - et tel est l'apport des recherches récentes en botanique -, son interaction avec le reste du monde, comme le rappelle Q. Hiernaux<sup>8</sup>. La littérature peut s'avérer le reflet d'une conscience de leur statut de « conditions de possibilités absolues de la vie et de l'existence humaine sur terre » qui les catapulte « du rôle de simple décor à celui d'acteurs occupant le devant de la scène »<sup>9</sup>.

### **Paysage apocalyptique : brouillage de l'opposition entre *locus amoneus* et *locus terribilis***

Aussi peut-on se demander d'emblée : y a-t-il un paysage de prédilection en récit apocalyptique, dont on peut identifier une végétation spécifique ? Ou au contraire, l'apocalypse se donne-t-elle à saisir par l'absence - ou le refus - de paysage ? Si, d'évidence, le récit de fin du monde reconduit les invariants du *locus terribilis*, en inversant les caractéristiques du *locus amoenus*, quelle part y prend le végétal et peut-on repérer un certain nombre d'éléments récurrents ? D'autre part, le récit de fin du monde, en tant que situation extrême, qui radicalise la situation normale et exacerbe les tensions en les mettant au jour, transforme-t-il le statut du végétal et renouvelle-t-il notre conception du végétal en même temps qu'il fonde une nouvelle manière plus subjectivante de le dire ? Le texte littéraire interroge ainsi aussi bien ce qu'*est* la plante que ce qu'elle *fait*, son statut ontologique que sa part dans le processus de vie et dans le milieu dont il est constitutif.

L'herbier apocalyptique est d'abord le décor d'une humanité précaire, vulnérable et le détail végétal signale ainsi la vulnérabilité et/ou l'hostilité du milieu détruit, mis à nu, réduit à sa

---

<sup>2</sup> Jérémie, IV, 26. Toutes les traductions sont de Lemaître de Sacy.

<sup>3</sup> Jérémie VIII, 13.

<sup>4</sup> Jérémie, XII, 4. Voir aussi Isaïe XV, 6.

<sup>5</sup> Isaïe, XIX, 6.

<sup>6</sup> Isaïe, XV, 6.

<sup>7</sup> Isaïe, VII, 24 et V, 6.

<sup>8</sup> « Pourquoi et comment philosopher sur le végétal ? », *Philosophie du végétal*, B. Timmermans et Q. Hiernaux (dir.), Vrin, 2018, p. 17.

<sup>9</sup> *Ibid.*

portion la plus congrue. De manière récurrente, le paysage apocalyptique s'apparente à un désert, c'est-à-dire à un espace du négatif, caractérisé par symétrie inverse à une nature abondante et accueillante, de la même manière que les arbres et l'herbe verte, deux principes essentiels de la Genèse, sont consumés dans l'apocalypse de Jean. À l'inverse, un espace de nature luxuriante peut s'inverser contre toute attente en son contraire, et le *locus amoenus* devenir un *locus terribilis*, la création divine se métamorphoser en espace diabolique. La forêt tropicale, comme dans le film de W. Herzog, *Aguirre ou la colère de Dieu*, s'avère un espace mortifère destiné à punir l'homme de son *hybris*. Ainsi, loin de se réduire à un espace d'où s'est retirée la vie, le décor naturel peut relever au contraire paradoxalement de l'abondance. Ce couple de notions opposées *d'abondance* et de *raréfaction* semble donc au cœur de la problématique de la nature apocalyptique.

### **L'agentivité du végétal**

En récit post-apocalyptique en effet, le décor naturel n'est pas toujours placé sous le signe du moins, de l'absence, de la régression ; il peut même s'inverser en son contraire. La fin du règne de l'homme qu'a engendrée la catastrophe a pour conséquence le déploiement exubérant du végétal, qui manifeste la manière dont la végétation reconquiert son pouvoir en appropriation de l'espace. La question de *l'action* et de *l'agir* est donc au cœur des récits de fin du monde qui examinent la place et le rôle de la plante et de l'homme au prisme d'un rapport sujet/objet aux formes très variables. D'une part, c'est la toute-puissance de l'homme face au végétal qui est représentée. On pense ainsi aux nombreuses expérimentations menées sur les plantes (greffes, hybridations et autres manipulations) dans les récits de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle. On se rappelle les fleurs artificielles de Des Esseintes et le cauchemar où la femme-fleur se change en plante carnivore (*À rebours*, 1884), mais aussi les greffes entre humain, animal et végétal pratiquées chez Gustav Meyrink (*Les Plantes du Docteur Cinderella*, 1905) ou chez Maurice Renard (*Le Docteur Lerne, sous-dieu*, 1908). De l'un à l'autre, on retrouve une transgression de la frontière entre les règnes, par laquelle l'homme se met lui-même en péril. Ce motif de l'hybridité végétale permet d'interroger les effets pervers de l'impérialisme humain à l'égard du végétal : c'est *l'hybris* humaine qui conduit ou à l'épuisement du végétal, ou à sa prolifération hostile. Ce faisant, l'homme, réduit à l'impuissance, ne peut que se défendre contre des plantes aux pouvoirs démultipliés, tandis que celles-ci se voient dotées d'une part d'agentivité plus importante. C'est un rapport inversement proportionnel qui se noue souvent entre eux.

La littérature ne cesse en effet d'inventer des formes pour rendre compte de l'agentivité de la plante, la représentation littéraire permettant d'en élargir le spectre. De simple décor hostile, le végétal peut devenir une force autonome, doué d'intention et de volonté propre. C'est ce motif que met en scène la SF, dans *The Genocides* de Thomas M. Disch par exemple, ou encore *Le Monde vert* de Aldiss (*Hothouse*, 1962)<sup>10</sup>. Le corpus de science-fiction, et notamment dans le sous-genre qu'est le « post-apocalyptique », soutenu par une imagination affranchie de toutes contraintes, ouvre le champ des possibles dans l'exercice de la pensée, et permet de mettre en lumière les enjeux profonds de la représentation du végétal dans la littérature contemporaine. Comment rendre compte de l'altérité irréductible du végétal d'une part, comment, d'autre part, le penser autrement que comme un objet dont s'empare le sujet humain et ne pas le réduire à une matière inerte qu'exploite l'homme ? La littérature devient ainsi le reflet d'une préoccupation philosophique nouvelle pour le végétal en tant que tel. En termes littéraires, la question est la suivante : par quels procédés poétiques peut-on subjectiviser la plante ? Mais n'est-ce pas encore trop vouloir la penser à la manière des humains ? En effet, les recherches les plus récentes en botanique, si elles ont montré que les plantes pouvaient sentir, penser, se souvenir, communiquer, etc. – au point que l'on parle même aujourd'hui d'intelligence ou de neurologie végétale –, demeurent encore largement zoocentrées, et il n'est pas sûr que le modèle décentralisé des fonctions des plantes puisse être appréhendé en fonction du centralisme propre au paradigme animal.

### Enjeux éthiques

L'enjeu n'est donc pas seulement ontologique mais se cristallise aussi autour du statut moral et philosophique des plantes et invite à penser la flore en termes éthiques. En effet, quelles que soient les nouvelles manières de décrire et de raconter la flore, quel que soit le type de l'intérêt qu'on lui accorde, il s'agit toujours aussi d'interroger le rapport que l'homme entretient avec le végétal et la manière dont l'homme peut refonder son rapport à la « nature » non plus sous la forme d'un rapport de force (d'abord inversé au profit de la nature trop longtemps dominée), mais aussi peut redéfinir une autre manière de vivre avec les plantes. En effet, contre toute attente, la présence de la flore en récit de fin du monde peut s'avérer tout autant dysphorique qu'euphorique. On pense par exemple à *Ruines-de-Rome* de P. Senges, où le héros-narrateur transgresse les interdits pour « réensauvager » l'espace urbain en introduisant illicitement un nombre infini de plantes qui menacent le bitume comme l'ordre établi. Ce

---

<sup>10</sup> Sans parler des « monstropantes » de la série animée *Jayce et les conquérants de la lumière* (*Jayce and The Wheeled Warriors*) diffusée dans les années 1980.

faisant, il s'agit, par la *guerilla gardening* et le plaisir poétique de la langue des plantes, de dire qu'une autre fin du monde est possible.

### Enjeux juridiques et philosophiques

Ce motif permet de soulever une question qui fait débat parmi les biologistes, les écologistes et les philosophes du vivant : une fois admis que l'homme est responsable du dérèglement végétal, faut-il pour autant intervenir alors que les plantes sont parvenues à évoluer et s'adapter à la situation actuelle, à l'instar d'une nature qui a repris ses droits sur le site de Tchernobyl ? La situation de crise implique, avant d'agir, de repenser d'une part notre conception du végétal, et plus précisément la frontière ontologique et morale entre « bonnes » et « mauvaises » herbes, et, de l'autre, ce que signifie préserver la biodiversité. Comme l'analysent C. et R. Larrère, il y aurait une « bonne et une mauvaise diversité spécifique. La bonne serait « indigène », la mauvaise, « métissée » d'organismes autochtones et immigrés »<sup>11</sup>. En effet, une appréhension d'ordre politique semble gouverner notre représentation des plantes. La question de « l'invasion biologique » occupe aussi scientifiques et politiques. Les plantes dites « invasives » (mais l'adjectif péjoratif les condamne en même temps qu'il les classe), dont les déplacements et les brutales conquêtes au détriment des populations indigènes, sont rendus possibles par le dérèglement climatique comme par la mondialisation excessive, font l'objet de débats houleux parmi les scientifiques. L'interdiction d'introduire des espèces « non-indigènes » ou « exotiques » dans les milieux naturels est une réponse que formule le droit des États à l'égard des invasions biologiques. Mais cela suppose que l'on ait clairement défini plante exotique et plante indigène, ce qui est loin d'aller de soi<sup>12</sup>. Distinction rejetée par exemple par celui qui se définit comme un jardinier planétaire, Gilles Clément, qui conteste cette représentation dichotomique et artificielle des plantes, au profit de l'éloge de leur vagabondage, avec lequel les hommes doivent composer en intervenant le moins possible<sup>13</sup>. On voit poindre ici une autre manière de penser le végétal, dès lors qu'on accepte qu'il relève d'une forme d'intentionnalité telle que les hommes peuvent se mettre, à leur insu, à leur service en les déplaçant dans l'espace.

---

<sup>11</sup> C. et R. Larrère, *Penser et agir avec la nature. Une enquête philosophique* [2015, La Découverte, 2018, p. 131 et sq.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 133 et sq.

<sup>13</sup> G. Clément, *Éloge des vagabondes. Herbes, arbres, fleurs à la conquête du monde*, Nil, 2002.